

Véronique Drouin

# AURÉLIE ET L'ÎLE DE ZACHARY

**L'archipel des rêves**

Tome II

la courte échelle

# Avant-propos

Le monde imaginaire est un endroit aussi fascinant que périlleux. Vous y trouverez des amis, des alliés, mais également de nombreuses menaces. Pour vous éclairer lors de votre voyage, un guide de survie a été annexé à la fin du roman. Enrichi des notes très pertinentes du père Ambroise Chevalier, le guide vous aidera à identifier les habitants et la faune du monde imaginaire, ainsi qu'à décoder la langue des Pershirs. Faites de beaux rêves... Et, surtout, ne vous réveillez pas avant d'avoir accompli votre mission !

*L'imagination est plus importante  
que le savoir.*  
*ALBERT EINSTEIN*

# Prologue

Dans la fraîcheur caractéristique du crépuscule au cœur des montagnes pershirs, Majira était assise sur la balustrade du balcon devant sa chambre. Ce poste d'observation, situé à l'étage supérieur du palais, dominait tout le royaume pershir et offrait une vue grandiose sur les pics enneigés au nord et sur la forêt d'arbres géants qui s'étalait à leurs pieds.

Malgré ce spectacle à couper le souffle, Majira leva les yeux vers les étoiles. Elle se demanda avec un brin de tristesse si Otodux y avait trouvé sa place et si, parfois, il l'observait avec ce regard tendre qu'il lui réservait toujours. Il y avait un moment que le roi Otodux avait cédé le trône à sa fille Majira et elle n'était pas encore certaine d'être à la hauteur de ce règne.

— Ma reine ! Ne vous assoyez pas là ! gronda Baref sur le pas de la porte, un grand

rouleau de parchemin sous le bras.

— Pourquoi pas ? lança Majira avec un sourire insolent et une lueur de défi dans le regard.

— C'est dangereux ! Si vous tombiez...

Majira écarquilla les yeux avec une expression faussement apeurée et battit des bras en faisant mine de perdre l'équilibre. Puis elle se laissa tomber de l'autre côté de la balustrade. Baref poussa un cri étouffé et se précipita vers le parapet, échappant son précieux document sur le sol. Il se pencha, le regard ahuri, pour découvrir Majira accroupie sur une des têtes de caniraz sculptées qui ornementaient la façade du palais. Elle éclata de rire lorsqu'elle le vit soupirer de soulagement.

— Je ne savais pas que tu tenais autant à moi, Baref ! dit-elle en escaladant la paroi sans difficulté pour se jucher à l'endroit où elle prenait place plus tôt.

— Un de ces jours, ma reine, vos tours me donneront une crise cardiaque ! maugréa Baref, la main sur la poitrine pour tenter de reprendre l'air calme et grave qu'il affichait habituellement.

— Voyons, Baref, ton cœur est trop solide pour ça ! ricana la jeune reine. Allez, sois

beau joueur et lis-moi les événements de la semaine !

Baref secoua la tête avec un demi-sourire et ramassa le parchemin déroulé sur le sol. Il toussota et, de sa voix rauque, entreprit la lecture de l'horaire chargé qui avait été préparé pour la reine. Il y avait des cérémonies officielles, des rencontres avec des invités de haute lignée, des réunions avec le conseil militaire et, finalement, un banquet en l'honneur de la cour pershir.

— Oh ! quelle horreur ! s'écria Majira, la mine boudeuse. Pas une autre de ces réceptions mondaines ! Est-ce que c'est obligatoire, Baref ?

— Il y a déjà trois semaines que ce banquet doit avoir lieu, ma reine. Nous ne pouvons pas le reporter !

Majira gémit de dépit. Son père avait été un meilleur souverain qu'elle, qui ne se sentait pas à son aise dans les fêtes importantes et détestait parader affublée de parures de cérémonie. Si seulement elle avait pu avoir de l'aide de l'au-delà ! Malheureusement, le seul ange qu'elle connaissait n'avait jamais daigné se pointer pour la consoler.

Majira se tourna vers son conseiller et premier garde du corps.

— Baref, est-ce que tu crois que je suis une bonne reine ?

Devant son air interdit, elle crut bon d'ajouter :

— Je veux dire, puisque tu es passé si près de régner toi-même ?

Baref se gratta la nuque dans un geste embarrassé. Décidément, Majira avait le don de le décontenancer. Tantôt il avait droit à la reine déterminée et courageuse, tantôt à l'enfant terrible qui aimait bien lui jouer des tours et, parfois, à la jeune femme angoissée qui s'engageait dans l'avenir avec incertitude.

— Le peuple semble très satisfait de votre travail et de vos initiatives. Certes, vous négligez un peu vos obligations à la cour, bien que les gens du royaume apprécient votre approche plus simple et plus... humaine, hésita Baref.

Majira haussa les épaules et détourna les yeux pour fixer la forêt sombre. Après la mort d'Otodux, Majira et Baref avaient regagné les montagnes pour assumer les rôles qu'on leur avait confiés. Plus jamais il n'avait été question de la dernière et surprenante décision du roi : Majira serait la détentrice du pouvoir dans le royaume et Baref serait son

conseiller et premier garde du corps.

Baref était demeuré loyal et fidèle à la mémoire d'Otodux ainsi qu'à la nouvelle souveraine. Même lorsqu'un des nobles de la cour avait protesté contre l'avènement d'une femme au pouvoir, Baref avait surpris Majira en la défendant d'un ton sans réplique.

— De toute façon, ma reine, vous faites bien meilleure figure que moi dans les fêtes mondaines. Vous cachez votre lassitude et êtes toujours d'agréable compagnie. Moi, je suis plutôt impatient et... intolérant de nature, conclut-il avec un sourire espiègle.

Majira se tourna vers lui, stupéfaite par cette ouverture d'esprit. Puis une idée lui vint.

— Par le grand caniraz ! Baref, tu as oublié d'inscrire les cours de Gayoum à l'horaire ! s'exclama-t-elle.

Une lueur de détresse passa dans les yeux de Baref, qui prit un air accablé.

— Mais, ma reine, je dois m'occuper de l'entraînement des nouvelles recrues de l'armée et, mercredi, il faut que je...

— Mercredi, tu annuleras ce que tu avais au programme ! Ces cours sont une priorité et il n'est pas question que tu fasses l'école buissonnière ! Il est ridicule que les dirigeants du

royaume pershir ne soient pas capables de s'exprimer dans la langue de la grande reine Aurélie.

Malheureusement pour Baref, la jeune femme inquiète avait cédé la place à la reine impitoyable.

— À mon âge, je pensais que j'en avais fini avec l'école, grommela Baref comme pour lui-même.

— Baref! Ne me dis pas que tu étais un élève indiscipliné, s'enquit Majira.

— Je crois que je n'ai jamais terminé une seule journée de classe sans me défiler de quelque manière que ce soit, avoua-t-il.

Majira éclata de rire :

— Baref, le Pershir le plus droit et le plus incorruptible du royaume, un élève rebelle et turbulent? C'est trop drôle!

Elle sauta du parapet et se dirigea à l'intérieur, les épaules encore secouées par le rire, suivie de Baref qui paraissait bien satisfait d'avoir provoqué cet accès d'hilarité chez la reine.

Un peu plus haut, perchée sur une des tourelles au sommet du palais, se dessinait une grande silhouette aux ailes repliées. De temps en temps, devant le visage du personnage, apparaissait un éclat incandescent, puis

un petit nuage de fumée s'envolait vers le ciel.

— Il était mieux de bien la traiter, le croûton pershir, sinon je lui aurais fait avaler son sabre d'honneur comme un fakir amateur ! marmonna l'homme ailé.

Celui-ci détourna les yeux du balcon vide et observa le paysage. Un sourire étira ses lèvres lorsque son regard erra sur les rails du toboggan infernal. Il remarqua ensuite l'embarcation conduite par l'homme-pieuvre qui effectuait une traversée du fleuve couleur d'émeraude.

Le vaste désert de sable cuivré s'étendait jusqu'à l'horizon. L'homme pouvait distinguer une lueur violacée qui laissait deviner les contours de la Grande Bibliothèque. Tout était paisible et aucune menace ne semblait poindre au-delà des mers.

Le regard perdu au loin, le personnage tira une bouffée de sa cigarette et, quand un projectile siffla sous son nez, il échappa son mégot. Il se tourna en sursaut vers le balcon et y vit Baref, armé de sa fronde. Ce dernier sourit avec ironie et lui adressa un salut.

— Par la fureur de mon patron ! Ce vieux renard m'avait repéré ! s'écria l'homme ailé, ahuri.

Avec un petit rire moqueur, Baref retourna à l'intérieur.

— En plus, il m'a fait perdre ma cigarette ! grommela le personnage en se penchant pour regarder en bas de la tourelle.

Il vit la cigarette rouler le long du toit pointu et tomber de plusieurs étages, bondissant sur les maisons, avant de terminer sa chute dans une ruelle sombre.

— Sac à plumes ! Et Aurélie qui m'avait averti de ne pas jeter mes mégots sur son île !

Il essaya de repérer la cigarette, mais les méandres des rues et des chemins inclinés le forcèrent vite à abandonner.

« Bah ! Elle ne le saura jamais ! » se dit-il en haussant les épaules.

Puis il déploya ses ailes argentées et, d'un bond, s'élança dans la nuit étoilée.

# 1

Après avoir raccroché, Aurélie entra dans sa chambre, dissimulant à peine son sourire. Elle s'assit sur son lit et fit mine de se concentrer à nouveau sur les cartes de tarot que Jasmine interprétait au son d'une musique envoûtante.

— Le six d'épée représente tes espoirs et tes craintes. Tu crains un obstacle, mais je vois la possibilité d'un voyage. Un voyage physique ou psychique pour réparer les choses, peut-être ? La dernière carte, le Monde, est le résultat final. C'est très bon, car ce voyage pourrait te mener à un accomplissement. Surtout en ayant l'Étoile, soit l'espoir, pour diriger les événements futurs. Porte seulement attention à ce trois d'épée qui signifie que tu vas perdre un être cher.

— Dis donc, qu'est-ce que tu as à sourire bêtement comme ça ? s'enquit Annabelle, la moue sarcastique.

Jasmine releva ses yeux bridés et observa Aurélie, les sourcils froncés.

— C'est vrai que tu as l'air contente tout à coup. La personne qui vient d'appeler t'a sûrement annoncé une très bonne nouvelle... Qui est-ce ?

Aurélie cessa de sourire et rougit, piégée entre ses deux amies aux regards insistants.

— Euh, je... C'était juste Benjamin.

— Et qu'est-ce que mon cher frère te voulait ? demanda Annabelle.

Aurélie se mordit la lèvre pour ne pas rire.

— Il voulait m'inviter au Bal de neige dans deux semaines.

Jasmine poussa un cri de surprise et présenta sa main, paume vers le haut, pour qu'Aurélie tape dedans. Un jeune chaton d'un blanc immaculé, qui sommeillait au pied du lit, se réveilla brusquement en dévoilant de magnifiques yeux ambrés.

— Viens ici, mon pauvre Nofrig, ta maîtresse est folle ! murmura Annabelle du bout des lèvres.

— Sache, ma chère, que ton frère est considéré comme un beau gars populaire, affirma Jasmine.

— Oui, je sais, c'est de famille, répondit

Annabelle avec un sérieux déconcertant.

Elle rigola lorsque Aurélie lui abattit un coussin sur la tête. Après une bataille d'oreillers, les trois jeunes filles s'étendirent rêveusement sur le lit, les joues rouges et les cheveux ébouriffés.

— Ce n'est pas que ça me dérange, mais j'en connais un que cette invitation mettra de mauvaise humeur, commenta Annabelle.

— Qui ça ? demanda Aurélie, surprise.

— Tu n'as aucune idée ? Tu es si naïve, soupira Annabelle, exaspérée.

Jasmine fouilla dans ses cartes de tarot et lui montra le valet d'épée, représentant un jeune homme vif et perspicace, rebelle à ses heures.

— Voici un indice, dit-elle.

\* \* \*

— C'est stupide, grinça Zachary en appuyant du bout des pouces sur les touches de la manette de jeu vidéo.

— Quoi ça ? demanda Benjamin, les yeux rivés sur l'écran de l'ordinateur.

— Cette histoire de Bal de neige. Qu'est-ce que tu vas faire là ?

— Je ne sais pas, moi... J'imagine qu'après la journée d'activités d'hiver j'irai danser comme les autres élèves de l'école. Ça risque de ne pas être si ennuyant, tous nos amis seront là!

— Je n'ai pas envie d'y aller.

— Si tu veux être accompagné, tu peux demander à ma sœur, proposa Benjamin avec un sourire moqueur.

— Ha! Elle me déteste. Si je lui demande ça, elle va me scalper! Et, crois-moi, si hirsutes qu'ils soient, je tiens à mes cheveux, ricana Zachary sans joie.

Il se concentra sur son jeu quelques minutes, puis reprit, d'un ton neutre :

— Pourquoi as-tu invité Aurélie ?

— Bien... On est amis et c'est une fille amusante. Qu'est-ce qu'il y a? Ça te dérange?

Zachary ronchonna en guise de réponse.

— Comment voulais-tu que je devine que tu avais l'intention de l'inviter? Si tu veux mon avis, tu n'avais qu'à te décider avant! lança Benjamin.

Zachary se tourna vers son ami, le regard aussi étonné que mauvais :

— Ah! On sait bien, toi, tu as toujours ce que tu veux en claquant des doigts! Tout t'est facile.

— Tu dis n'importe quoi ! protesta Benjamin. Ce n'est pas ma faute si tu as peur de parler aux filles !

Zach se rendit compte avec un grognement qu'il venait de précipiter son guerrier en bas d'une falaise et que la partie était terminée. Il posa sa manette et se leva d'un coup sec.

— Je n'ai plus le goût de jouer. Je vais rentrer, lâcha-t-il, les joues rouges de colère et d'embarras.

— Mais il est encore tôt ! Qu'est-ce que tu as à être de si mauvaise humeur ? s'enquit Benjamin, médusé.

— J'ai envie d'être chez moi, c'est tout.

Zachary prit son manteau, sa casquette et son sac à dos avant de saluer son ami avec un air bougon.

Décontenancé, Benjamin resta un moment sur le seuil de la porte à observer Zachary qui s'éloignait d'un pas rapide dans la rue enneigée. Son ami n'était pas dans son assiette ces derniers temps et il cachait quelque chose derrière sa façade nonchalante. Benjamin constata alors que Zachary ne se dirigeait pas vers sa maison.

\* \* \*

Zachary sortit du cinéma, satisfait d'avoir vu le film *Akira* pour la énième fois. Il hésita un peu, puis décida de prendre la direction du centre-ville même s'il était près de vingt-deux heures. Il savait que son père serait inquiet puisqu'il n'était pas encore rentré, mais cela importait peu. Rien n'importait aujourd'hui.

Se frayant un chemin dans la foule qui se massait sur les trottoirs, il se dit que, si tout semblait aller mal dernièrement, cette journée était la pire. En plus de ces rêves étranges qu'il faisait depuis plusieurs nuits, où il était seul et pétrifié de froid dans un paysage arctique, le sort ne cessait de s'acharner sur lui.

Ce matin, il avait reçu une carte d'anniversaire de sa mère avec une semaine de retard. À l'intérieur, il y avait un billet de vingt dollars et un petit mot anodin : « Bonne fête de ta maman qui sera toujours fière de toi. »

Elle avait abandonné sa famille huit ans auparavant et la seule chose qu'il recevait, de temps en temps, c'étaient des cartes brèves sans information ni adresse de retour. Zachary ne savait pas où elle se trouvait et son père se gardait bien de lui parler d'elle.

La journée s'était poursuivie avec une visite chez le directeur parce qu'il n'avait pas

remis ses trois derniers devoirs de mathématiques. Il ne voyait pas l'utilité de ces exercices d'une facilité déconcertante.

Le directeur lui avait ensuite demandé de rater une période de cours pour lui faire passer un examen stupide avec des problèmes et des questions de géométrie que Zachary jugeait dignes d'un enfant de maternelle. Peut-être le directeur avait-il l'intention de lui faire doubler son année scolaire ?

Enfin, il y avait cette histoire de Bal de neige. Il ne possédait pas de skis et il n'avait pas les moyens de louer l'équipement pour la journée.

Il n'osait rien demander à son père, car il savait que celui-ci avait déjà de la difficulté à joindre les deux bouts. Et puisqu'il ne pouvait pas profiter de la journée d'activités, il ne voulait pas se présenter à la danse qui aurait lieu dans la soirée. S'il avait été un peu moins orgueilleux, il aurait pu y inviter Aurélie.

Il voyait d'un très mauvais œil ce qui semblait commencer à se tisser entre Benjamin et Aurélie. Certes, Benjamin était son meilleur ami, mais Zachary conservait depuis l'école primaire un lien encore plus spécial avec Aurélie.

C'était la seule qui l'acceptait tel qu'il était, la seule qui avait toujours confiance en lui et la seule qui ne le prenait pas pour un voyou. Ils avaient tout en commun et pouvaient passer des heures à se passionner pour la dernière animation japonaise, à se gaver de beignets chinois ou à rêver de parcourir le monde le sac au dos.

Malgré cela, il devrait sans doute se faire à l'idée qu'Aurélié, comme sa mère, finirait par l'abandonner elle aussi. Il ne pourrait donc compter que sur sa petite sœur de huit ans, Liliane, qui lui vouait une admiration sans borne.

Parfois, il aurait préféré être dans les chaussures de Benjamin : être populaire, venir d'une famille stable et aisée, porter des vêtements à la mode et non de vieilles affaires rapiécées. Tout paraissait plus facile pour lui, car il avait de l'argent, des filles et aussi du succès à l'école.

Soudain, Zachary réalisa qu'il avait marché longtemps et se trouvait maintenant au cœur du centre-ville, entouré de néons et de lumières clignotantes. Dans la rue, la cohue d'acheteurs à l'affût de rabais avait fait place à des groupes de fêtards effectuant la tournée des bars pour célébrer l'arrivée de la fin de

semaine. D'un embouteillage de voitures retentissaient de la musique rythmée et des coups de klaxon.

Même s'il était plutôt bien bâti pour son âge, Zachary se sentit intimidé et perdu dans cette artère animée et survoltée.

Fasciné malgré lui par cette faune nocturne, il continua son chemin, à mille lieues des problèmes qui le tracassaient un instant plus tôt. Il fut attiré par l'enseigne fluorescente d'une arcade et fouilla dans ses poches. Il constata qu'il ne lui restait que quelques pièces de monnaie du cadeau que sa mère lui avait envoyé, même pas assez pour prendre le métro.

Il se laissa tenter par ces jeux vidéo ultra-modernes et décida de garder une pièce de vingt-cinq cents pour appeler son père lorsqu'il aurait terminé. Il savait qu'il se ferait gronder et se verrait imposer un couvre-feu pour le reste du mois mais, ce soir, c'était sans importance. Il voulait se changer les idées.

Dès qu'il entra, il fut presque étourdi par la cacophonie créée par les sons, par la musique assourdissante et par les cris enthousiastes des joueurs.

Il s'arrêta quelques minutes pour observer

de jeunes Asiatiques aux cheveux colorés et aux visages stoïques qui suivaient la cadence endiablée de pas de danse qui défilaient sur l'écran devant eux. Avec un sourire, il quitta cette compétition et s'enfonça plus loin dans le dédale de machines.

L'une d'elles engloutit avidement ses pièces avant de le transporter dans un monde parallèle où des guerriers humains affrontaient des monstres plus menaçants les uns que les autres. Enivré par le jeu, il ne remarqua pas le groupe de jeunes gens qui l'entouraient. Un garçon aux cheveux noirs et sales, avec un anneau dans un sourcil, se plaqua derrière lui pour observer la partie par-dessus son épaule.

— Tu manquerais une porte de grange à un mètre, gloussa une voix familière.

« Oh non ! Pas eux ! » se dit Zachary sans se tourner. Il continua à jouer jusqu'à ce qu'il n'ait plus de pièces et que la partie soit finie.

— Maintenant que tu as perdu, espèce de nul, enlève-toi de là ! grogna Nico, le chef de la bande, en le poussant.

Zachary se retourna, le souffle court et la moue hargneuse, pour être confronté à sept jeunes à l'air menaçant et cynique.

— Oh ! qu'il est mignon avec ses taches de rousseur et ses grands yeux bleus ! susurra moqueusement une jolie fille aux cheveux roses.

Zachary se sentit piégé, ne sachant ni ce qu'ils lui voulaient ni comment se sortir de cette impasse. De plus, ce n'était pas son genre de se laisser manger la laine sur le dos.

— Hé ! Ce n'est pas lui, le débile qui fait partie du club d'informatique ? demanda Nico à ses copains.

— Il est vraiment nul sur toute la ligne, ricana Thierry, le suiveur de Nico.

— Peut-être, mais moi, je n'ai pas de rumeur qui court à mon sujet et qui dit que je mouille encore mon lit, répliqua Zachary avec un sourire satisfait.

Un silence pesant tomba sur la bande et Thierry glapit de rage. La fille aux cheveux roses pouffa de rire, mais se tut lorsque Nico lui jeta un regard agressif. Ce dernier empoigna alors Zachary par le col de son manteau et le secoua avec brusquerie.

— Alors, ça te tente de rire ? Viens, allons jouer dehors.

Il entraîna Zachary à l'extérieur de l'arcade et, aidé par sa bande, l'attira dans une

ruelle mal éclairée. Dans la pénombre, entouré de ces jeunes délinquants, Zachary perdit ce qui lui restait de confiance et se demanda nerveusement comment il pourrait se faufiler hors de ce guêpier.

— Hé, tu as de belles chaussures ! Et ce manteau n'est pas mal non plus, ironisa Nico avec un sourire de requin.

— Ils ne valent rien, rétorqua Zachary sans montrer ses craintes.

— Ils valent au moins de te voir rentrer chez toi sans rien sur le dos...

L'angoisse du garçon se mua un instant en colère et, dès que le chef de la bande esquissa un mouvement vers lui, Zachary lança son poing en avant. Nico hurla et manqua de trébucher sous la force du coup. Sous le regard ahuri de ses amis, il tâta son nez sensible du bout des doigts pour constater qu'il saignait abondamment.

— Quand j'en aurai fini avec toi, tu ne seras plus qu'une masse ensanglantée !

Pris de panique, Zachary vit la lame brillante d'un canif que Nico sortit de sa manche. Sans attendre, il s'élança vers le fond de la ruelle, le cœur noué par le sentiment d'impuissance que lui inspirait ce combat inégal. Il avait peur et l'adrénaline affectait ses sens

tandis qu'il entendait résonner dans sa tête les cris et les menaces de la bande à ses trousses.

Arrivé à une clôture, il gravit, avec une agilité qui le surprit lui-même, le treillis métallique jusqu'au sommet. Avant de descendre de l'autre côté, il se tourna vers le groupe qui le pourchassait pour évaluer ses chances de s'en sortir indemne.

Ce qu'il vit à ce moment l'effraya mille fois plus que la bande de canailles.

Une bête, semblable à un wapiti géant, courait vers lui, défonçant de ses bois imposants ce qui bordait la ruelle. Le monstre au pelage noir laineux et aux yeux flamboyants bramait et galopait, faisant claquer ses énormes sabots sur le bitume qui se fendait sous ses pas. L'énorme cervidé fonça la tête la première dans la clôture où était juché Zachary.

Celui-ci poussa un cri et tenta de s'agripper à la barre de métal qu'il enjambait, mais la bête renouvela ses assauts. Zachary se retrouva suspendu dans le vide à quelques mètres du sol, et le grillage continua à trembler sous les coups de l'animal furieux.

Zachary hurla lorsque ses doigts lâchèrent un à un leur prise. Un dernier coup sur la

paroi de fils de fer le projeta en bas et il percuta le sol de la ruelle. Tout s'évanouit alors dans un tourbillon brumeux peuplé des cris de jeunes gens alarmés et des lamentations du sombre animal.